

aussi longue que le travail lui-même, et d'ailleurs il s'agit de questions techniques, essentiellement chirurgicales et médicales, qui ne rentrent qu'incidemment dans le cadre de ce *Bulletin*. Nous n'en avons pas moins tenu à attirer l'attention sur la nécessité de réformes réclamées avec tant d'instance et tant d'impartialité par des hommes compétents, qui sont unanimes dans leurs réclamations et dans la constatation des faits matériels sur lesquels ils s'appuient. Ce que d'autres ont fait, la France peut le faire aussi, et maintenant que les abus ou les inconvénients ont été signalés, on peut croire que l'esprit public se montrera assez fort et parlera assez haut pour en obtenir le redressement.

M. Le Fort est partisan de la Convention de Genève, tout en reconnaissant qu'elle se prête à de nombreux abus; aussi désire-t-il que ses articles soient interprétés de manière à éviter tout malentendu à l'avenir. Quant aux sociétés de secours, il n'approuve ni les ambulances volantes volontaires ni l'intervention des médecins civils, et il estime que pendant la dernière guerre leur rôle a été beaucoup mieux compris en Allemagne qu'en France.

GRANDE-BRETAGNE

LA SOCIÉTÉ ANGLAISE EN 1870-1871.

Le dernier numéro du *Bulletin International* mentionne (page 7) parmi les livres reçus, le « Rapport sur les opérations de la Société britannique nationale pour venir en aide aux soldats tombés malades, ou blessés, pendant la guerre franco-allemande de 1870 et 1871. »

C'est un volume in-4° de 185 pages, avec 14 cartes. Sous le titre modeste de Rapport, il présente à la lecture un intérêt véritable, soit par les faits qu'il enregistre, soit par les observations pratiques dont il est enrichi. On nous saura gré d'en donner ici un rapide résumé, au risque de reproduire quelques faits déjà connus.

Lorsque la guerre éclata, vers le milieu de 1870, le premier mouvement en Angleterre fut la stupeur. Mais bientôt, après avoir considéré les formidables préparatifs de cette guerre, en canons, en mitrailleuses, en engins de toute sorte, et quand on eut compris qu'en peu de semaines, plus d'un million d'hommes seraient réunis sur les champs de bataille, la sympathie et la commisération succédèrent à la stupeur, et se traduisirent en une ferme résolution de venir en aide, autant qu'il serait possible, aux nombreuses souffrances que l'on entrevoyait.

De toutes parts on annonçait des secours; il ne manquait plus qu'une seule chose, un Comité pour les recevoir, les centraliser, les faire parvenir.

Un grand meeting se réunit le 4 août à Londres, en Willis's Rooms, à la suite duquel un programme fut publié et un Comité se constitua. La reine s'inscrivit en tête des donateurs et accepta pour la première année le patronage de l'Association; le prince de Galles fut nommé président (honoraire), le duc de Cambridge donna son nom. Un Comité de dames se forma également et plaça à sa tête S. A. R. la princesse Christian de Schleswig-Holstein.

Ces deux Comités se réunirent dans trois maisons contiguës de Saint-Martin's place, et se partagèrent le travail, les dames ayant naturellement la tâche de recevoir, de débiller, d'emballer, d'emménager, d'emmagasiner et d'expédier tous les dons en nature qui leur parvenaient, et de correspondre avec les Comités locaux qui se constituèrent aussitôt dans presque toutes les villes et autres localités moins importantes de la Grande-Bretagne. Le seul Comité local de Westminster, sous la direction de miss Stanley et de lady Augusta Stanley, occupa pendant plusieurs mois plus de cent pauvres femmes chargées de raccommoier et d'assortir tout ce qui concernait la lingerie et les vêtements.

Des listes de souscriptions furent ouvertes partout. L'élan était général. Peu-à-peu, des dons affluèrent des colonies les plus éloignées : Indes occidentales et orientales, Ceylan, Chine, Australie;

tous les régiments, tous les vaisseaux envoyèrent leur contribution à la Société nationale.

Mais il s'agissait de mettre la main à l'œuvre.

Les résolutions de la Conférence de Genève de 1863 qui pouvoient à la formation de Comités nationaux destinés à agir en coopération les uns avec les autres, n'ont pu atteindre leur but que d'une manière fort incomplète, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on se rappelle comment les neutres sont ordinairement suspects aux belligérants ; si l'on se rappelle surtout que dans le cas actuel les neutres se composaient d'hommes de différentes langues, coutumes et habitudes.

Cependant on ne peut nier non plus que la Croix rouge ait rendu de grands services aux deux armées par les secours en personnel et en nature qu'elle a provoqués et qu'elle a pu faire administrer par l'intermédiaire des neutres, et notamment de la Société anglaise, et si le nombre des morts a été considérable, il l'aurait été bien davantage, si l'on n'eût pas accepté le concours des neutres.

Il importe donc de se rattacher toujours davantage à la Société de la Croix rouge, mais il importe aussi que les gouvernements qui ont signé la Convention, s'appliquent à l'étudier toujours plus, à lui donner plus de notoriété et à la faire passer dans la pratique.

Les Sociétés française et allemande étaient, par le fait même de leur nationalité, beaucoup mieux placées que la Société anglaise. D'abord elles n'étaient pas suspectes ; ensuite elles savaient toujours à qui recourir en cas de besoin. Toutefois, elles aussi, elles se sont heurtées à des difficultés de diverses natures ; la Société française était parfois empêchée par l'intendance militaire ; et les chevaliers de Saint-Jean n'étaient pas toujours d'accord avec l'état-major médical allemand, qui avait coutume de dire en parlant des membres de cet ordre si privilégié « qu'ils étaient toujours plus prêts à commander qu'à obéir. »

Le rapport examine ensuite le caractère des dernières et sanglantes guerres qui ont eu lieu, soit en Europe, soit en Amérique. Au fond, le soldat n'est plus aujourd'hui ce qu'il était anciennement, une exception, une création à part ; tout le monde est plus ou moins soldat, quand on arme les peuples les uns contre les autres, ainsi que cela a eu lieu récemment, et les gouvernements seront de plus en plus incapables de pourvoir à tout ce qu'il faut en temps de

guerre pour les malades et les blessés. Il leur faudra le concours de sociétés particulières, et d'auxiliaires volontaires. Si l'Angleterre, au commencement de la guerre de Crimée, avait eu à sa disposition les aides qui ne lui arrivèrent que plus tard, elle aurait épargné à son armée bien des souffrances et bien des morts.

Maintenant, on est averti, et l'on peut croire que, si de nouvelles guerres éclatent, les Sociétés de secours auront un rôle important à remplir ; mais pour qu'elles soient prêtes pour leur œuvre, il faut qu'elles s'y préparent pendant la paix.

Parmi les causes qui entravèrent plus d'une fois l'action des membres de la Société, le rapporteur signale, en y insistant, les abus faits du brassard à croix rouge. On en fabriquait partout, et on pouvait s'en procurer dans toutes les boutiques. Les paysans français s'en méfiaient, et les Prussiens avaient fini par ne plus reconnaître d'autres brassards que ceux qui portaient leur estampille. Les brassards délivrés par la Société anglaise, portaient le sceau du ministère de la guerre et celui de la Société ; puis, à l'intérieur, les noms et qualités du porteur, et un numéro d'ordre. Mais tout cela était très-compliqué, et il serait bien à désirer qu'on pût trouver un signe de reconnaissance à la fois plus sûr et plus simple.

Après ces considérations générales, que nous abrégeons nécessairement beaucoup, l'auteur du rapport raconte pas à pas l'œuvre du Comité anglais pendant la guerre ; le voyage de M. John Furley sur le continent, à Paris où il passa six heures, à Genève où il en passa quatre, à Berlin où il en passa douze, En route, il apprend successivement les grandes nouvelles de la guerre, Weissembourg, Wœrth, Forbach, et le 21 août, sir Henry Havelock écrit de Pont-à-Mousson : « J'ai le cœur brisé de toutes ces scènes de souffrances auxquelles il nous est impossible d'apporter aucun remède, manque de secours et manque de médecins. Tous les Français blessés sont tombés entre les mains des Allemands, qui les traitent comme leurs propres blessés, sans aucune distinction de nationalité. Quelques-uns m'ont dit : « Nous avons été soignés comme si nous étions des frères, par ces autres. » Le nombre des blessés des deux côtés est de plus de 20,000, et il y en a qui n'ont pas eu d'autre pansement que celui qu'ils ont reçu le 16 ou le 18 sur le champ de bataille. Mais il est matériellement impossible de faire plus que ce qui a été fait. »

Les cartes annexées à ce remarquable compte rendu peuvent

donner une idée de l'œuvre immense accomplie par le Comité anglais, soit en France, soit en Allemagne. Et l'on comprend que tout ne fût pas facile. La question des transports, en particulier, présentait de nombreuses difficultés, les voies étant presque partout réservées aux soldats et aux munitions. Malgré cela, grâce à une grande énergie et à une surveillance de tous les instants, le génie pratique des Anglais sut accomplir des merveilles. Pendant 188 jours, presque sans aucune interruption, près de douze mille colis furent expédiés, à raison du poids de quatre tonnes par jour en moyenne. Quelques-uns de ces envois se firent avec une prodigieuse activité; ainsi 250 lits de fer furent demandés par le télégraphe, pour une église de Pont-à-Mousson, provisoirement convertie en hôpital; ces 250 lits arrivèrent 48 heures après l'envoi de la dépêche, sous la direction d'un jeune médecin. Il faut ajouter qu'à toutes les gares un peu importantes, la Société avait placé des agents à elle, chargés de surveiller l'arrivée du train spécial qui amenait ces lits, et de pourvoir à sa prompte réexpédition.

L'acceptation par les Français de la coopération anglaise, la formation de l'ambulance franco-américaine, les travaux de la Société en Allemagne, l'organisation générale de l'œuvre sur le continent, la lettre pastorale de l'archevêque de Cantorbéry, l'affluence des dons, le nombre de médecins et d'infirmiers qui offrirent leurs services, le rapport du capitaine Douglas Galton sur les hôpitaux de l'Allemagne, la mission du capitaine Henry Brackenbury, l'influence exercée dans le nord de la France par le major-général sir Vincent Eyre, forment autant de paragraphes distincts, sobres de paroles et riches de faits, qui donnent au volume que nous analysons une importance et un intérêt particuliers.

Il y aurait à relever encore ce que dit l'auteur sur la nécessité d'éloigner le plus promptement possible les blessés du champ de bataille, ses observations sur le personnel trop nombreux des ambulances françaises, le récit des souffrances du docteur Franck à Bazailles et Balan pendant la bataille de Sedan, les préparatifs organisés en vue de la capitulation de Metz, où les Anglais entrèrent les premiers en amenant des médecins et des infirmiers, en apportant des médicaments, du linge et des provisions.

Une question considérable était celle des dépôts. Deux systèmes se présentaient, celui de petits dépôts disséminés ci et là, et par

conséquent aussi plus ou moins mobiles; et celui de grands dépôts généraux, plus faciles pour les arrivages, et présentant par le fait même de leur centralisation, des garanties d'ordre et de régularité pour les distributions. Les deux systèmes ont des avantages et des inconvénients. Le capitaine Brackenbury s'arrêta à un système intermédiaire, établissant d'abord deux dépôts principaux à Arlon et à Sarrebrück, puis des succursales à Briey et à Remilly; puis à mesure que la guerre pénétra plus au centre de la France, il fit avancer les dépôts, d'abord à Charleville, puis à Chàlon-sur-Marne et à Château-Thierry; enfin à Meaux. Par suite des circonstances de la guerre, cette dernière ville devint une des principales stations de l'activité anglaise. Sous les ordres du capitaine Nevill, un état-major de messieurs anglais s'engagèrent pour tout l'hiver au service des fourgons; ils eurent cruellement à souffrir de la fatigue et du froid; parfois même ils voyageaient sous le feu de l'une ou de l'autre des deux armées, mais aucun n'abandonna son poste, et ils purent desservir régulièrement les hôpitaux de 76 villes ou villages des environs de Paris.

Le prince-royal Frédéric-Guillaume, dans une lettre datée de Versailles, 2 novembre, et la reine de Prusse, dans une lettre de Hombourg, 7 novembre 1870, se plurent à reconnaître en termes très-chaudement, l'œuvre de la charité anglaise et l'esprit dans lequel elle avait été dirigée.

Nous supprimons tous les détails relatifs aux travaux de l'Association dans l'Est et dans les provinces du Nord, à Tours, à Boulogne, à Beaune-la-Rolande, ainsi que ce qui concerne les secours donnés aux prisonniers français en Allemagne, et aux prisonniers allemands en France. Ce que nous avons dit suffit pour faire comprendre quelle est la valeur pratique du Rapport anglais, et nous terminerons par quelques indications statistiques.

L'œuvre accomplie par la *National-Society*, peut se classer sous cinq chefs principaux :

- I. Secours envoyés ou distribués en Allemagne.
- II. L'œuvre dans la partie N.-E. de la France, sous la direction du capitaine Brackenbury. — Quartiers généraux : Arlon, Metz et Meaux.
- III. L'œuvre dans le Nord, sous la direction de Sir V. Eyre. — Quartiers généraux : Boulogne et Amiens.

IV. L'œuvre dans l'Ouest, par le colonel Elphinstone. — Quartier général : Tours.

V. L'œuvre de l'ambulance de Woolwich.

Les secours et dons en argent se sont élevés à environ trois cent mille livres sterling (exactement L. St. 296928,17,60), soit sept millions et demi de francs.

Ils ont été fournis par

- 889 comités auxiliaires.
- 317 banquiers.
- 30 loges maçonniques.
- 139 concerts, conférences, etc.
- 100 réunions d'employés de commerce.
- 65 réunions de domestiques.
- 257 écoles.
- 172 régiments.
- 30 vaisseaux de guerre.
- 5,824 congrégations ou paroisses.
- 11,832 dons individuels.

Ces dons variaient extrêmement au point de vue de la quotité, et l'on trouve toutes les sommes, depuis plusieurs milliers de livres sterling jusqu'à quelques shellings, sans parler des bagues et autres petits ornements envoyés pour être vendus au profit de l'œuvre.

Quant aux dons en nature, petits ou grands, ils ne cessaient d'affluer dans les bureaux et dans les succursales de la Société. On a calculé que *plus de huit cent mille* personnes ont apporté leur offrande sous une forme ou sous l'autre.

On peut les classer en cinq catégories :

- 224 Comités auxiliaires.
- 250 réunions paroissiales, ecclésiastiques ou autres, dans les villes et dans les campagnes.
- 69 écoles et asiles.
- 3,974 individus isolés.
- 380 donateurs anonymes.

Les dépenses en argent se décomposent comme suit :

Service des transports (achat de chevaux, voitures, fourrage, écuries, etc.)	L. St. 21,705
---	---------------

Aliments pour les blessés et les malades (vins compris.)		27,472
Fournitures médicales, médicaments, désinfectants, bandes, etc.		7,866
Instruments chirurgicaux		8,090
Vêtements et literie		28,971
Construction d'hôpitaux et de magasins		2,111
Traitements et dépenses des médecins et agents infirmiers, messagers, porteurs, etc., envoyés sur le continent au nombre de plus de 400.		23,845
Dons à diverses sociétés et ambulances :		
A l'Allemagne . . . L. St.	41,010	
A la France	41,108	
Aux agents de la Société pour être remis aux hôpitaux français et allemands	7,779	89,908
Salaires et traitements à Londres		2,086
Frais de bureau, lettres, imprimés, télégrammes, affranchissements, etc.		8,627
Divers, pertes sur les changes, commissions, assurances, gratifications, etc.		3,040

Le Comité peut dire « que tous ceux qui ont travaillé avec lui ont contribué à sauver des vies, à adoucir des souffrances et à soulager des milliers de malades et de blessés qui, sans lui, ne pouvaient attendre aucun secours dans leur détresse et dans leur misère. »

Il termine en adressant des remerciements publics aux diverses compagnies de chemins de fer et à leurs agents, qui ont mis gratuitement à la disposition de la Société, pour le transport des hommes et des bagages, leur temps, leur matériel et leur dévouement.